**Transatlantica**
Revue d'études américaines. American Studies Journal

**1 | 2008**
**Amérique militante**

# Leonard Tennenhouse, *The Importance of Feeling English. American Literature and the British Diaspora. 1750-1850*

Princeton : Princeton University Press, 2007.

**Marc Amfreville**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/transatlantica/4093
DOI : 10.4000/transatlantica.4093
ISSN : 1765-2766

**Éditeur**
AFEA

**Référence électronique**
Marc Amfreville, « Leonard Tennenhouse, *The Importance of Feeling English. American Literature and the British Diaspora. 1750-1850* », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 28 juillet 2008, consulté le 29 avril 2021. URL : http://journals.openedition.org/transatlantica/4093 ; DOI : https://doi.org/10.4000/transatlantica.4093

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.

Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# Leonard Tennenhouse, *The Importance of Feeling English. American Literature and the British Diaspora. 1750-1850*

Princeton : Princeton University Press, 2007.

Marc Amfreville

1 Avec son titre et son sous-titre, Leonard Tennenhouse annonce clairement son propos : il s'agit pour lui de réfléchir aux liens entre identité anglaise et littérature américaine, en examinant un siècle de production littéraire de part et d'autre de l'Atlantique. Toutefois, il fait plus que cela : il affirme de façon sous-jacente la thèse inattendue, et donc stimulante, que la naissance de la littérature américaine, contrairement aux idées reçues, serait davantage ancrée dans la perduration du sentiment d'une identité anglaise que dans un geste de rupture. Il est certain que la question de la spécificité de la littérature américaine à ses débuts au-delà des évidentes divergences de contenu liées à l'histoire et à la topographie, a maintes fois été posée, souvent en termes de thématique, plus récemment, et notamment dans la critique française, sous l'aspect d'interrogations plus formelles, voire narratologiques. Toutes ces approches, y compris celle de l'auteur du présent ouvrage, ont en commun de refuser de considérer le caractère américain de la littérature des États-Unis comme allant de soi, comme découlant spontanément de l'indépendance arrachée à la mère patrie dans les circonstances que l'on sait à la fin du 18e siècle.

2 S'écartant résolument du concept de nation comme moteur d'explication des différences qu'il faut bien constater entre les deux littératures, Tennenhouse fait donc ici preuve d'audace, et son ouvrage ne peut à certain égards qu'emporter l'adhésion. Quelles que soient les objections que sa familiarité avec l'un des textes ou des aspects de la question abordés par Tennenhouse puisse faire naître en lui, le lecteur ne saura que se réjouir de la présence sur la scène critique d'une pensée authentiquement personnelle et argumentée. C'est en effet, en marge de connaissances abondantes

mobilisées avec discernement dans un ouvrage de moins de cent soixante pages, l'une des principales qualités de cet essai que de ne jamais formuler une théorie ou un concept sans en éprouver immédiatement la validité en envisageant son antithèse ou à tout le moins, les limites de ses applications.

3 Sans entrer complètement dans le détail de la thèse défendue et des différentes étapes de son argumentation, il apparaît utile de rappeler qu'en son premier chapitre — que ne vient curieusement précéder aucune introduction — l'auteur annonce son projet : « *I plan to look at a wide body of Anglophone literature from the late seventeenth, eighteenth, and early nineteenth century for the purpose of discovering when it began to divide internally into recognizable British and American traditions* » (1). Il part de l'idée que les Américains, contrairement au mythe d'émancipation imaginé et célébré dans la suite de leur histoire, auraient, durant la période considérée, avant tout préféré produire et consommer de la littérature anglaise plutôt qu'inventer la leur. Toujours selon lui, les colons, puis les citoyens du nouvel État auraient surtout eu à cœur de se démarquer de la « sauvagerie » ambiante, et pour ce faire, auraient privilégié leur identité de citoyens britanniques, puis leur héritage culturel anglais. Il applique ainsi, non sans témérité intellectuelle, le terme de « diaspora » — tout en prenant soin de souligner avec respect les différences que cet exil présente avec ceux des peuples juif, noir ou arménien — à la communauté anglophone établie sur les rives du Nouveau Monde. Il insiste sur la force centripète de retour intellectuel et créatif vers le pays des origines à mesure que se confirme la dispersion géopolitique et que s'amenuisent les espoirs de revenir au pays, en s'intéressant d'abord à l'exemple difficilement réfutable des « captivity narratives » qui tous témoignent effectivement d'un attachement et d'une nostalgie indélébiles. Là où les choses deviennent plus intéressantes, c'est lorsque Tennenhouse avance son paradoxe central : le fait que les Américains (désignons ainsi successivement colons et premiers citoyens) aient pu adapter les modèles anglais témoigne de la labilité, et donc de la force de l'anglicité qu'ils choisissent de véhiculer et de reproduire. « *What makes our literature distinctly and indelibly American is our literature's insistence on reproducing those aspects of Englishness that do not require one to be in England so much as among English people* ». (9). Le deuxième chapitre (« Writing English in America ») rappelle les conditions d'émergence de la langue américaine, avec les différents traités de prononciation et de lexicologie qui les accompagnent, s'attardant en particulier sur le travail de Webster et sur l'influence décisive des Connecticut Wits. Une bonne surprise dans ce chapitre essentiellement informatif : une réflexion avancée sur la place de Locke et de son épistémologie au Nouveau Monde. L'auteur nous rappelle l'opposition du philosophe à toute forme de rhétorique, et réfléchit à la façon dont la production littéraire américaine, où se lit la trace de toute l'éloquence persuasive des sermons, intègre et dépasse cet anathème, notamment sous la plume de Hutchinson et de Witherspoon. On en arrive rapidement à une des conceptions maîtresses de l'essai : l'importance capitale de la tradition sentimentale, et plus précisément du personnage du libertin, dans l'élaboration de la littérature américaine. Là où on s'apprêterait à reprocher à l'auteur d'enfoncer ainsi une porte maintes fois ouverte, voici qu'il avance le corollaire novateur de cette idée reçue pour insister sur sa réciproque. La littérature sentimentale américaine adopte une forme particulière qui, en retour, va modifier la tradition qui lui a donné naissance (voir chapitre 3). Ainsi *Pamela* et *Clarissa* de Richardson — dont l'auteur prend la peine de vérifier les dates de mise à disposition puis de republication en Amérique — sont analysés à la lumière rétrospective de *The Power of Sympathy* de William Hill Brown, sans doute le premier roman américain, et de

*Charlotte Temple* de Susannah Rowson, dont la réception est comparée dans les deux pays. C'est également dans le contexte de cette tradition richardsonienne que sont brièvement étudiés *Uncle Tom's Cabin* et *The House of the Seven Gables.* Centrale dans la branche américaine de la tradition sentimentale, la figure de « l'homme de sentiments » est présentée au chapitre 4 comme ayant rencontré au Nouveau Monde davantage de succès que dans son pays d'origine, au moins pour ce qui concerne les exemples choisis de Jane Austen et de William Godwin. À propos de ce dernier, en un exemple de la circulation des ascendants dont il entend démontrer la pertinence, Tennenhouse souligne l'influence exercée sur lui par Charles Brockden Brown qui avait auparavant reconnu sa dette envers son contemporain anglais. De même et à l'inverse, l'essayiste retrace les éléments sentimentaux anglais qui continuent de colorer l'œuvre de F. Cooper, et notamment *The Pathfinder.* Le chapitre 5, « The Gothic in Diaspora » fait subir le même genre d'analyse à la tradition du roman noir. S'inscrivant en faux contre l'idée généralement reçue par la critique depuis Leslie Fiedler, que le Gothique, dans sa version d'outre-Atlantique, exprimerait la culpabilité refoulée de l'Américain pour son massacre de l'Indien et l'esclavage de l'homme noir, Tennenhouse interprète le goût de ses compatriotes pour l'esthétique de la terreur par un désir, voire un besoin, de s'approprier une tradition européenne. Après un retour bien informé sur deux ou trois œuvres capitales du Gothique anglais, et non sans avoir cité Charles Brockden Brown dont les déclarations moqueuses à l'égard des productions puériles et chimériques de ses pairs anglais sont célèbres, Tennenhouse entreprend, comme précédemment, de réfléchir à la circulation des influences à travers les exemples successifs de *The Asylum* d'Isaac Mitchell (1804), de Poe, et surtout de Hawthorne (« My Kinsman, Major Molineux », 1832). Le dernier chapitre, qui sans doute tient lieu de conclusion, est consacré à l'étude de *Benito Cereno*, longue nouvelle à la croisée des diverses traditions littéraires évoquées, dans laquelle l'auteur voit la confirmation de toutes les idées précédemment avancées et qu'il interprète comme le produit d'un conflit entre différentes cultures diasporiques, achevant de donner à la littérature américaine son identité.

4 Le lecteur sagace du présent compte rendu l'aura deviné : pour séduisante que soit la théorie de Tennenhouse, elle se heurte à deux écueils, ou plutôt une opposition et un défaut. La première est celle de la voix des auteurs, le second, l'absence de véritable analyse textuelle pour étayer ses propos. Pour reprendre l'exemple de Charles Brockden Brown, on ne peut s'empêcher de trouver légère la façon dont l'essayiste fait feu du bois de la déclaration d'indépendance d'un romancier qui, précisément, voulait donner naissance à une littérature américaine émancipée. Brown savait qu'aucune autonomie institutionnelle ne serait complète sans une production authentiquement originale. Il ne s'agit à l'évidence pas de dire que l'intention d'un auteur, particulièrement telle qu'elle s'exprime dans des préfaces, toujours soupçonnables de coupables intentions promotionnelles, serait prépondérante, ni qu'on pourrait imaginer une littérature nationale brusquement affranchie de ses modèles. Mais tout de même ! Ne faudrait-il pas réfléchir à la mise en œuvre de cette politique annoncée quand Brown choisit effectivement un cadre local à ses intrigues, ce qui va bien plus loin qu'un opportuniste changement de décor ? Ne conviendrait-il pas à un moment ou un autre, en marge des brillants exposés qui presque tous relèvent de l'histoire des idées, de plonger un peu plus avant dans les textes eux-mêmes, ne serait-ce, dans le cas du Gothique, que pour relever l'importance décisive, entre Walpole et Radcliffe d'une part, Brown de l'autre, d'un changement majeur dans le mode narratif. Le doute

installé par l'introduction de narrateurs non fiables sur les témoignages et partant, sur toute entreprise de fiction, ne constituerait-il pas un divorce plus radical que ne semble le croire Tennenhouse d'avec la tradition gothique anglaise antérieure ou contemporaine ? L'identité même de la littérature américaine ne serait-elle pas marquée, au fer d'une lettre écarlate, par l'ambivalence que suscite en l'auteur sa propre production ?

5 Pour conclure, on ne saurait que le répéter : l'ouvrage de Tennenhouse est précieux. Il apportera au lecteur français une mine d'informations claires et directement réutilisables. Il a le mérite de reposer de façon originale la question fondamentale de ce que H. Bloom appelait « *the anxiety of influence* » et d'y apporter des réponses personnelles séduisantes. On ne peut néanmoins s'empêcher, mû peut-être par « l'importance de se sentir français », c'est-à-dire, ici, formé à une tradition d'écoute des textes peut-être plus attentive, de regretter la portion congrue dévolue à l'écriture.

## INDEX

**Thèmes :** Recensions

## AUTEUR

MARC AMFREVILLE

Université Paris 12